

Université Toulouse 2 Jean-Jaurès

Habilitation à Diriger des Recherches

Jean-Pierre Cavaillé

Essai d'ego-histoire

Du baroque aux Manouches

Invention réflexive d'un parcours de recherche

Sous la direction de Michel Bertrand, professeur d'histoire à l'UT2J

Soutenance le 15 avril 2016

Jury :

Jean-Pierre Albert

Federico Barbierato

Michel Bertrand

Sophie Houdard

L'année dernière, en octobre 2013, confronté pour la première fois en séminaire à un auditoire très largement composé d'étudiants de master en anthropologie de l'Université Toulouse le Mirail, incertain de ma légitimité et voulant en quelque sorte devancer les interrogations du public sur le décalage entre ce que je pouvais apporter et ses attentes dans une discipline à laquelle il était formé, alors que j'avais moi-même suivi comme étudiant un tout autre cursus, je ressentis la nécessité de consacrer la première séance à la narration de mon parcours intellectuel. Au terme de cet exposé, j'eus l'impression, fautive j'espère, que mon auditoire me regardait avec perplexité, et commençait en effet à se demander ce que je faisais là, alors que, me disais-je, si j'avais fait semblant de rien, mon imposture serait peut-être passée inaperçue.

Avertissement

Ce récit me servira de matrice pour le présent exercice, auquel, au demeurant, je me prête de mauvaise grâce, car il me paraît flatter la vanité et la fatuité du chercheur (deux vices qui sont parties prenantes de son habitus social), et surtout induit à la reconstruction, évidemment la plus avantageuse possible, et donc à l'invention factice, d'une progression linéaire et cumulative du travail de recherche, où le hasard et les mobiles les plus étrangers à la recherche elle-même jouent souvent un rôle décisif. En outre, je pense sérieusement que le chercheur lui-même, surtout lorsqu'il est encore en pleine activité, est le plus mal placé pour faire l'histoire de ses propres recherches. Trop d'obstacles, psychologiques, institutionnels et même proprement intellectuels l'en empêchent. Aussi les lignes qui suivent doivent-elles être considérées non pas comme un récit historique digne de ce nom, ni même comme un « témoignage » (ce n'est du reste pas ce que prévoit l'exercice)¹, mais comme une fiction, dont les éléments factuels sont j'espère fiables, mais dont l'élaboration est étroitement conditionnée par le contexte et les finalités académiques de sa production. On ne saurait décemment attendre de qui a longtemps travaillé sur les stratégies d'écriture une profession de foi de sincérité. Celle-ci serait (et à juste titre) considérée comme un mensonge caractérisé. On aura donc ici affaire à un exercice d'écriture qui tente de maîtriser les relations difficiles entre un souci de conformité et de conformation – avec ce que cela implique d'autocensure –, et de réels efforts de parrhèsie.

¹ Alors même que la question du témoignage fait partie de mes préoccupations de chercheur (voir *infra*)

Des études de philosophie

La philosophie est ma discipline de formation ; une formation que j'ai reçue ici, à ce que l'on appelait alors et d'ailleurs toujours (car les panneaux et les entêtes ne suffirent heureusement pas à changer les usages) « la fac du Mirail » ou « Le Mirail ». Cela se passait dans les dernières années Soixante-dix et au tout début des années Quatre-vingt du siècle dernier, en vérité d'étranges années où je bénéficiais d'un enseignement qui possédait d'indéniables qualités, tout en présentant des aspects surprenants et paradoxaux. Presque tous les professeurs restaient profondément engagés dans le sillage du bouleversement de 1968. Certains mêmes, je m'en souviens, en philosophie et en d'autres disciplines, ne faisaient plus cours à proprement parler, « donnaient » les Unités de Valeurs aux étudiants et produisaient un discours ostentatoirement politique pour justifier leur pratique (en finir avec le cours magistral et le vieux monde...), qui aurait pu être convainquant si ces rebelles n'étaient restés des fonctionnaires très attachés à leurs salaires et privilèges sociaux. La remarque est mesquine, mais il était difficile de ne pas la faire et nous nous la faisons, au moins entre étudiants. Je me souviens avoir soutenu un oral sur Fourier, où j'avais présenté une réalisation plastique (sans aucune formation de ce type évidemment), un « collage » d'images, en guise de travail de l'année en contrôle continu ; je commentais mon évocation illustrée de l'utopie fouriériste et fus reçu sans difficulté.

Ces enseignants en rupture de ban constituaient cependant une minorité ; les autres étaient assez et parfois même très exigeants dans leurs cours et leurs attentes, mais presque tous présentaient les mêmes particularités : ils étaient très rétifs dans leur enseignement aux méthodes traditionnelles (la dissertation et le commentaire « de concours », etc.) et très axés sur la présentation et l'étude d'auteurs contemporains (Lefort, Deleuze et Guattari, Lyotard, Derrida, Foucault), ou encore d'auteurs considérés comme déviants (Nietzsche, Heidegger, etc.) par l'institution académique, telle que nos professeurs nous la décrivaient, c'est-à-dire comme une chose avec laquelle ils entendaient rompre. Nous bénissions le ciel d'échapper à la vieille académie, tout en nous rendant bien compte que l'anti-institution était ici elle-même instituée (et comment !).

Nous étions en tout cas largement immergés dans la pensée philosophique d'actualité dans ces années là en France. Or ces auteurs du temps s'employaient à commenter et à interpréter, non exclusivement, mais fort souvent, les auteurs « classiques » de l'histoire de la philosophie, que nous découvrions ainsi à travers le prisme de leurs interprétations, souvent critiques, mais en ne recevant que peu de cours directement consacrés aux « grands » auteurs, et en fait, le plus souvent, nous négligions de les lire directement. Aussi la connaissance que

nous avions d'Aristote à travers Heidegger, de Platon déconstruit par Derrida ou de Spinoza reconstruit par Deleuze était assez surréaliste. De la même façon, ces auteurs, ou du moins certains d'entre eux, sollicitaient les sciences sociales : la linguistique, la psychanalyse, la sociologie, la critique littéraire (fort peu l'histoire) et nous imaginions – il n'y a pas d'autre mots – ces disciplines à travers eux. Je me souviens de ce temps où, à la fin des cours, même aux premiers rangs, nous peinions à discerner le visage des professeurs perdus dans une épaisse nuée de fumée de cigarette. C'est un peu ainsi que nous apparaissaient les grands auteurs d'un panthéon qui semblait immuable, dissimulés par l'encens d'une nouvelle caste de prêtres qui se disaient pourtant iconoclastes et antinomistes.

Je voudrais rappeler quelques noms au moins de personnalités hors du commun dont je suivais les cours (parfois le terme de performance ou de happening aurait mieux convenu et cela pour moi n'a rien de péjoratif), comme Raymonde Hébraud-Carasco (1939-2009), qui nous initiait au cinéma expérimental (découverte majeure je dois dire pour moi), le vietnamien Pham Cong Thien (1941-2011), heideggérien, poète et clochard céleste, ou bien sûr Gérard Granel (1930-2000), qui possédait un très puissant charisme et osait la synthèse impossible de Marx et de Heidegger (son auteur de prédilection). D'autres enseignants étaient plus classiques dans leurs cours, leurs références et leurs méthodes mais résolument ouverts sur l'esprit (philosophique) du temps, comme M^{me} (j'ai perdu son prénom) Hébrard-Lévy, Éliane Escoubas, Danielle Montet, Annick Jaulin, Élisabeth Rigal... Néanmoins, lorsqu'arrivaient les années des concours (il fallait bien penser un jour à se nourrir), le plus tard possible (après la maîtrise, voire le DEA), la chute était rude : il nous fallait enfin apprendre à composer une dissertation « de concours » et lire directement les « auteurs classiques attendus aux concours », certes nous en avons bien vu un ou deux, voire trois ou quatre, mais il était déjà bien tard et, pour combler nos lacunes, nous nous précipitions sur les lourds et rébarbatifs volumes de l'histoire de la philosophie d'Émile Bréhier, pourtant très obsolètes et dont les interprétations étaient aux antipodes des ouvrages que nous avions fréquentés en cours. Il me faut ici citer au moins le nom de Jean-Pierre Sol, un homme sympathique et pragmatique qui nous préparait au concours de manière assez efficace en nous demandant, sinon d'oublier, en tout cas de mettre entre parenthèses la presque totalité de ce que nous avons vu dans les autres cours. Tout cela était bien déroutant, mais nous avons souvent aussi choisi cette discipline pour être déroutés. A la fin, malgré le mépris à peu près unanime pour les concours d'enseignement, le CNU et l'institution en général, il était quand même possible de décrocher un CAPES et parfois même (ce ne fut pas mon cas) une agrégation.

Ce fut ici aussi, au Mirail, dans le même département de philosophie, que je revins enseigner, comme ATER, puis comme maître de conférences, entre 1992 et 1999. Cet enseignement portait sur la métaphysique et surtout la philosophie morale et politique de la première époque moderne, répondant ainsi au découpage des enseignements dans la discipline. Cette spécialisation découlait de mon travail de thèse, *Le Monde de Descartes. Situation et enjeux de la fable du monde*², qui était en fait déjà le fruit d'une insatisfaction considérable à l'égard de l'histoire de la philosophie, telle qu'elle m'avait été enseignée.

Deux choses me gênaient au plus haut point dans cet enseignement et dans les ouvrages que je lisais : en premier lieu la relation dévotionnelle aux textes des « Grands Auteurs » (à l'exclusion de tous les autres, hors les commentateurs, et principalement les « Grands Commentateurs » contemporains, privilégiés comme je l'ai dit, en fait, sur les auteurs mêmes, mais pour autant seulement qu'ils en parlaient !) dont la liste semblait immuable, puisque jamais au grand jamais l'historicité de celle-ci n'était interrogée. Foin de l'histoire, nous étions occupés de bien autre chose : d'« historialité », concept qui devait à tout jamais me rester obscur. Le monument était construit, pourtant, je voyais se dérouler devant moi de véritables gigantomachies visant, de fait, à modifier les hiérarchies des autorités établies (Heidegger surtout, en ce temps, était le grand héros régional et national), à introduire de nouveaux noms parmi les grands, voire même de nouvelles périodes « de la pensée », alors que d'autres auteurs, d'autres temps, étaient repoussés sans ménagement de l'enseignement et de la recherche jusque dans les ténèbres de l'oubli. En second lieu m'exaspérait la clôture de fait de la discipline, en particulier son ignorance hautaine et superbe de l'histoire (d'où la nature problématique de l'appellation « histoire de la philosophie »), et je voyais aussi, après ces années turbulentes qui furent marquées par une extraordinaire ouverture aux sciences humaines et sociales, la philosophie se replier et se recentrer sur le travail infini d'exégèse interne d'un corpus de texte qui, lui, restait étroitement fini³.

Une troisième chose m'était très pénible chez des enseignants dont pourtant la plupart étaient originaires de la région : un rapport de dévalorisation ou de dénégation au lieu, à Toulouse, au Midi, à son histoire et à sa culture, populaire et savante, avec ses relations anciennes avec l'Espagne et l'Italie (il est vrai que la philosophie, on nous le répétait, était

² *Le Monde de Descartes. Situation et enjeux de la fable du monde*, soutenue sous la direction de Louis Marin, le 15 janvier 1990, doctorat conjoint EHESS - l'Institut Universitaire Européen. Dans toutes les notes qui suivent, lorsque le nom d'auteur n'est pas signalé, il s'agit de moi.

³ En témoignent les écueils dans lesquels l'étudiant de philosophie devait à tout prix éviter de sombrer : le « sociologisme », le « psychologisme », le « littéraire ». La théorie politique avait meilleure presse à condition toutefois d'être homologué par la philosophie comme philosophie.

une chose exclusivement grecque et allemande et en tout cas bien peu française et encore moins méridionale : le seul midi qui vaille était grec⁴) ; je découvrais par moi-même le passé universitaire de la ville, j'apprenais avec étonnement que Francisco Sanchez et Giordano Bruno y avaient enseigné, que Vanini y avait péri sur le bûcher en 1619, que le corps de Thomas d'Aquin y était conservé.

Je ne saurais entrer ici dans une discussion approfondie sur les débats de méthode et d'écoles auxquels j'étais confronté comme étudiant, évoluant dans un milieu dominé par la phénoménologie, en particulier heideggérienne, comme je l'ai dit. Je n'en dirai rien car, malgré mes efforts répétés et constants pour en saisir et en faire quelque chose, ces débats glissaient sur mon esprit, parfois fasciné (l'envoûtement oraculaire des cours de Gérard Granel mériterait bien plus qu'une parenthèse) et souvent rétif, comme l'eau sur les plumes d'un canard.

I- Descartes et le baroque

Le choix de travailler sur Descartes fut le résultat d'un compromis. Je m'intéressais alors à la production littéraire et artistique européennes des XVI^e et XVII^e siècles, que l'on subsumait souvent à l'époque sous la catégorie, pourtant déjà galvaudée, de « baroque ». Cette notion restait cependant très attractive pour de multiples raisons intellectuelles, culturelles et idéologiques. Elle permettait de désenclaver l'historiographie française, en particulier littéraire et artistique, encore arcbutée sur l'exception « classique » de son « grand siècle » (le « siècle de Louis XIV) en développant des travaux comparatifs à l'échelle européenne ; elle favorisait une approche de la première époque moderne en France même débarrassée de sa téléologie nationale et nationaliste (« enfin Malherbe vint », Richelieu, l'Académie française, l'absolutisme solaire et au-delà, contre le siècle de Louis XIV et en conservant toute l'excellence de l'héritage classique, le triomphe des idéaux républicains à vocation universelle) ; elle inclinait à la réhabilitation d'auteurs et d'artistes réputés mineurs et insignifiants et à l'étude de phénomènes culturels déclassés au moins dans notre pays (le marinisme, le concettisme, le wittisme, le libertinage, la mystique, la casuistique, la rhétorique, le collectionnisme, etc.) ; elle autorisait enfin et surtout des jeux conceptuels visant à définir différenciellement, après Eugenio d'Ors et Wölfflin, des alternatives à la fois aux normes et valeurs esthétiques, scientifiques et philosophiques promues par les modèles classiques et romantiques.

⁴ Il n'en avait pas toujours été ainsi puisque certains enseignants encore tentaient d'y enseigner la philosophie hispanique sous les quolibets et l'opprobre de tous leurs collègues et de la grande majorité des étudiants.

Mundus est fabula

Je lisais surtout avec enchantement les anthologies poétiques et parcourais avec avidité les catalogues d'exposition. Dans le cadre d'une recherche universitaire en histoire de la philosophie, il fallait – m'expliqua-t-on avec tact mais fermeté – « choisir un philosophe », pour structurer et contenir une problématique qui se perdrait sinon dans les méandres de l'histoire littéraire ou, pire encore, de l'histoire des idées ! Je pris le premier qui se présentait sur le chemin de mes études. Ce fut le « cavalier français qui partit d'un si bon pas »⁵ (certes pour se réfugier en Hollande !), René Descartes, et je cherchais à relire ses écrits en sciences de la nature, au premier chef son traité du *Monde*, en reconstituant un pan du large contexte culturel européen dans lequel il s'inscrivait et que la catégorie esthétique de baroque et la catégorie philosophique de scepticisme me paraissaient pouvoir subsumer. L'adage inscrit sur le portrait de Frans Hals, *Mundus est fabula*, me servit de guide, qui engageait les métaphores omniprésentes dans la littérature du XVII^e siècle européen, de la vie humaine comme pièce de théâtre, songe, illusion, apparence vaine, trompe-l'œil... une série de motifs englobants et structurants qui me semblaient informer l'ensemble des productions culturelles et l'expérience, la manière d'être au monde de toute une époque (j'évitais certes aujourd'hui ce qui m'apparaît comme une grave erreur : la confusion d'un discours dominant et commun, qui s'impose à toute prise de parole et production artistiques avec l'expérience et les discours multiformes des hommes en un temps et lieu donnés⁶). Je revisitais la physique de Descartes à partir de la conviction que la démarche du philosophe réfugié en Hollande s'inscrivait à la fois dans cette vision partagée, hantée par la crise sceptique, qu'elle cherchait à dépasser par la fondation métaphysique du sujet pensant, l'adoption d'une morale, permettant de se conduire avec décision et fermeté dans un monde humain voué à l'incertitude et surtout l'établissement de la science mécaniste, sur des bases solides, conquises grâce à l'opération d'une déréalisation radicale du monde.

Doctorat et maîtrise de conférence

J'eus la double chance, l'une et l'autre décisives sur le plan intellectuel, humain et en terme d'opportunité de carrière, de pouvoir conduire ce travail sous la direction de Louis

⁵ Péguy, 1935

⁶ Tout ce que l'on peut dire c'est que les choses « se disaient ainsi » dès lors que l'on prenait la plume et l'on peut aussi avancer qu'elles se vivaient ainsi comme « dire », mais elles n'impliquaient nullement l'expérience existentielle du dire : par exemple une indistinction réellement vécue dans la vie éveillée de l'indistinction du songe et de la veille, etc.

Marin à l'EHESS et de bénéficier d'une bourse de doctorat de l'Institut Universitaire Européen de Florence. Louis Marin (1931-1992), était un directeur et d'abord un homme d'une générosité exceptionnelle et d'un enthousiasme communicatif, qui m'initia aux audaces conceptuelles et interprétatives que permet une interdisciplinarité résolue, couplée à la double maîtrise des outils de la philosophie et de la sémiotique.

L'institut Universitaire Européen me permit d'abord, paradoxalement (vu son fonctionnement en vase clos sur sa colline de Fiesole), d'entrer en contact avec la culture académique italienne, une pratique proprement historique (je ne saurais dire mieux) de l'histoire des idées et de la philosophie couplée à la philologie. La plupart des enseignants que j'allais écouter et des auteurs que je lisais avaient été formés par Eugenio Garin (1909-2004) ou, pour les plus jeunes, par ses élèves. J'y rencontrais des historiens de la philosophie (Sergio Landucci, Emanuela Scribano, Gianfranco Cantelli), des historiens des sciences (Massimo Torrini), de la littérature (Marco Lombardi)... C'est d'ailleurs par ce réseau italien que je pus, grâce à Massimo Torrini, présenter pour la première fois un exposé dans un colloque international (à l'occasion du 250^e anniversaire [!] de la publication du *Discours de la Méthode*, à Lecce, en 1987)⁷. J'y rencontrai Ettore Lojaco, très bon spécialiste de Descartes peu et mal reconnu en France, dont je devins l'ami et le complice, jusqu'à sa disparition, cette année même. Cet homme était moi un modèle, car il était devenu chercheur professionnel à temps plein au moment de prendre sa retraite, et il déploya pendant 25 ans une énergie et une activité débordantes – et bien sûr absolument désintéressée – jusqu'à ce que l'âge et la maladie aient raison de lui. Il était très respecté en Italie et intégré au doctorat de recherche Roma La Sapienza. Le jour où j'entendis dire à certains de mes collègues français philosophes cartésiens que ce qu'il écrivait était bien pour un « amateur », mon jugement sur leur propre compte fut, je l'avoue, définitif et sans indulgence⁸.

L'IUE m'apporta aussi, même si je n'en pris conscience qu'après coup, tout ce que peut donner un milieu international et le croisement (plutôt à vrai dire que la rencontre) de langues, de disciplines, de méthodes et de traditions nationales multiples. Cependant sa superbe extraterritorialité (certains chercheurs pensaient d'ailleurs de bonne foi résider non en Italie mais dans une zone neutre, territoire de l'Europe Unie), le manque à peu près total d'intérêt et de curiosité véritable qui y régnait pour la culture académique (et la langue !)

⁷ « Une histoire, un discours, des méditations : récit, éloquence et métaphysique dans le *Discours de la méthode* », in *Descartes : il Metodo e i Saggi. Atti del Convegno per il 350° anniversario della pubblicazione del Discours de la Méthode e degli Essays*, éd. Giulia Belgioioso, Rome, 1990.

⁸ Cet énervement ne fut pas tout à fait étranger à article quelque peu pamphlétaire sur l'identification de Descartes au génie français, publié dans la revue *Critique* : « Français encore un effort si vous voulez être cartésiens », *Critique*, n° 595, décembre 1996, p. 1111-1122.

italienne ne manquait pas de m'irriter, tout comme l'imposition, désormais sans plus aucun partage, de l'anglais (enfin d'une forme spécifique, globale et considérablement appauvrie de cette langue). Mais le lieu était idyllique et les conditions de travail idéales ; je restais (il faut dire surtout par amour de l'Italie) accroché à la colline de Fiesole pendant six bonnes années – seule l'absence de toute perspective académique en Italie finit par me faire lâcher prise – et j'y revins plus que volontiers en qualité de Jean Monnet Fellow en 1996-1997 et de Fernand Braudel Fellow en 2007-2008.

Le résultat des années de préparation du doctorat, je m'en rends compte aujourd'hui, fut bien en-deçà de ce que la fréquentation de Louis Marin, de l'EHESS, de l'université italienne et de l'IUE, auraient dû me conduire à réaliser. Le travail de contextualisation historique accompli n'alla pas au-delà de la constitution d'un cadre culturel et intellectuel *ad hoc*, et l'interprétation de Descartes demeura étroitement liée à l'ensemble des auteurs et commentateurs que je discutais pour me frayer ma propre voie. Le résultat en fut un mémoire de doctorat et un livre (*Descartes, la fable du Monde*) à cheval, mais en fait coincé, entre plusieurs disciplines : l'histoire de la philosophie, l'histoire de la littérature et l'histoire des idées ou plutôt l'histoire intellectuelle⁹. Ce livre toutefois, me permit d'être « qualifié » en philosophie et en littérature et d'obtenir (plus d'une année après la soutenance) un poste d'ATER (normalement réservé aux doctorants) transformé ensuite, par un concours de circonstances, je l'avoue, des moins glorieux qui fût, en poste de maître de conférences en philosophie. Je dois ajouter, en toute objectivité me semble-t-il, que l'invocation de mes deux institutions de tutelle (j'avais soutenu en 1991 sous double sceau, EHESS/IUE, une exception dans l'histoire des relations entre les deux institutions) ne fut pas étrangère à cette entrée dans la carrière toulousaine, qui m'aurait été absolument fermée, comme elle le fut à des camarades autrement plus brillant(e)s que moi, si j'avais réalisé mon doctorat sur place ou dans une autre université « de province », ainsi que l'on disait à la fois à Paris et à Toulouse. Ce diplôme cependant ne suffisait pas à compenser le fait de n'avoir pas été normalien (de n'en avoir pas même suivi la préparation) et – péché en vérité irrémissible – de ne pas avoir été reçu à l'agrégation.

Le moment baroque

Je poursuivis quelques années mes travaux sur Descartes, le scepticisme et ce que j'appelais encore la « culture baroque », bien que je connus pourtant les admonestations

⁹ *La Fable du Monde*, Vrin-Ehess, 1992.

salutaires de l'historien de l'art et de l'architecture Pierre Charpentrat, auteur d'un très intéressant ouvrage sur la confusion et les abus de la notion (il vrai que lui-même n'avait pas renoncé à l'utiliser)¹⁰. Dans ce que j'appelais la culture baroque européenne, je tendais à verser l'ensemble des productions écrites et artistiques entre la fin du XVI^e siècle et le début du XVIII^e siècle, y réintégrant, après d'autres, ce que l'on nommait en France le classicisme. J'en faisais un moment décisif dans la constitution de la subjectivité moderne où l'individu s'éprouvait négativement, dans son manque à être, sa déficience ontologique avant de s'affirmer dans le cogito cartésien¹¹. Rétrospectivement, j'avoue que la catégorie même de « subjectivité moderne », est par trop générique et abstraite, et ne dit rien d'autre au fond que l'affirmation dans certains genres d'écriture de la première personne du singulier pour des enjeux sociaux multiples et contradictoires qui me sont restés largement opaques.

Les sceptiques

La fréquentation des textes s'inscrivant dans la tradition sceptique, d'abord de la première modernité (Montaigne, Sanchez, etc.) mais aussi chez les anciens (en particulier Sextus Empirius), me semble a posteriori avoir été plus fructueuse¹². D'abord, parce que le rôle du scepticisme dans la constitution des formes différentes et mêmes divergentes du savoir à l'époque moderne me paraît de la plus grande importance, et ne saurait certes se réduire à cette fonction dérivée, proprement apologétique parmi les auteurs catholiques (élaboration de ce qu'il est convenu de nommer le fidéisme) que lui attribuait Richard Popkin (référence majeure en la matière durant ces années¹³), mais aussi parce que le recours aux arguments du scepticisme phénoméniste continue de me paraître tout à fait pertinent dans la pratique des sciences sociales, dès lors qu'il nous conduit à mettre en doute l'existence d'entités métaphysiques ou psychologiques, et de toute forme d'abstraction utilisées pour rendre compte des phénomènes culturels et sociaux soumis à l'analyse mais soustraites à toute confirmation empirique.

¹⁰ Pierre Charpentrat, *Le Mirage baroque*, Paris, Éditions de minuit, 1967.

¹¹ « Il n'est subject si vain, qui ne merite un rang en cette rapsodie » : Montaigne et la vanité, (*N*)*Ombres, Baroque et modernité*, Ecole régionale des Beaux Arts du Mans, Le Mans, 1995, p. 136-159 ; « *Je doute qui je suis* : Je baroque et sujet cartésien », *Studi di letteratura francese*, 22, 1997, p. 87-103.

¹² Je travaillais d'abord sur le scepticisme en relation à Descartes : « Les sens trompeurs. Usage cartésien d'un motif sceptique », *Revue philosophique*, 1991, n° 1 ; « *Je doute qui je suis* : Je baroque et sujet cartésien », art. cité ; « Descartes et les sceptiques modernes : une culture de la tromperie », in P.-F. Moreau (éd.) *Le Scepticisme au XVI^e et au XVII^e siècle, Le retour des philosophies antiques à l'âge classique*, t. II, Paris, Albin Michel, 2001, p. 334-347. Mais je m'intéressais aussi à l'actualité de la recherche sur le scepticisme : « Le retour des sceptiques », *Revue Philosophique*, 1998-2.

¹³ Je fis la critique de l'ouvrage lors de sa parution en français, *Revue Philosophique*, 1996-2.

Journées baroques de Montauban

Cet ensemble de travaux me permirent de participer aux dernières éditions des Journées baroques de Montauban, animées depuis le début des années soixante (1963) par Félix-Marcel Castan, véritable pionnier en la matière. Je découvrais qu'il était possible de produire des manifestations intellectuelles de premier plan hors de l'université et malgré le désaveu institutionnel de celle-ci (alors même que la plupart des invités de Castan étaient pourtant des universitaires), au sein d'une structure associative, à vrai dire tout entière guidée par la volonté et la passion d'un seul homme. Les actes de ces années ne furent hélas jamais réunis.

Déni du baroque et du classicisme

Par la suite je me détachais résolument de la catégorie de baroque et la révoquait, en même temps que celle de classicisme. Comme je l'ai écrit en introduction de mon ouvrage *Dis/simulation*, je désirais tourner « résolument le dos au baroque d'Épinal comme au classique cocardier, pour adhérer à une expérience moins consolatrice et plus hargneuse de la vie contemporaine. ». J'écrivais cela alors que l'engouement (j'allais dire la mode, mais le phénomène est autrement plus durable) pour la culture baroque, essentiellement picturale, architecturale et surtout musicale se faisait très fortement sentir autour de moi. Il m'apparaissait comme un piètre refuge arcadique, une fruition esthétique le plus souvent d'une extrême superficialité, qui enjolivait et adoucissait jusqu'à la confiserie l'image d'un siècle remarquable par sa brutalité et sa dureté, tout en se détournant, de fait, de la culture proprement contemporaine. Le ré-enchantement baroque m'insupportait presque autant que l'attachement réactionnaire et franchement nationaliste pour le classicisme et le Grand Siècle (classique par essence). Dans les idéologies complémentaires du baroque et du classicisme je voyais à l'œuvre la reproduction du même élitisme bourgeois en mal d'anoblissement, le même déni de la réalité sociale et le même mépris ou la même ignorance volontaire pour les pratiques culturelles ancrées dans la contemporanéité et assumant les apports multiples des traditions musicales et artistiques du vaste monde. Ce que j'allais chercher au début de l'époque moderne, et cela reste toujours aujourd'hui mon premier souci, était tout ce que l'exaltation du baroque, tout comme celle du classicisme permettaient de mettre de côté, de nier ou de couvrir d'un voile pudique ou alors de justifier ; tout ce que les œuvres et l'ensemble de la documentation pouvaient nous apprendre des relations de domination et des conflits de tous ordres qui traversaient les sociétés complexes de la première époque moderne.

Usages du baroque

Évidemment, le baroque dont Castan se faisait le promoteur était tout à fait différent, qui l'utilisait comme biais pour réfléchir aux relations à la fois politiques et culturelles asymétriques entre centre et périphérie, mais cette approche constituait en France un cas exceptionnel. Elle faisait apparaître à mes yeux combien les usages, idéologiques, historiographiques, théoriques de la notion pouvaient être divers, et il me semblait qu'il était beaucoup plus intéressant d'analyser ces usages et d'en faire l'historiographie que de travailler à donner une quelconque pertinence analytique à la notion elle-même.

J'ai d'ailleurs eu l'occasion de me replonger ces dernières années dans la collection complète des 12 volumes d'actes des Journées de Montauban, parus, entre 1965 et 1987. L'optique en était d'abord leur republication intégrale en ligne, à l'initiative du Grihl (Groupe de Recherche Interdisciplinaire sur l'Histoire du Littéraire), dans le cadre du projet européen ENBaCH (*European Network for Baroque Cultural Heritage* 2009-2014). Ce travail de publication largement dû à l'activité inlassable de Cécile Soudan, ingénieur de recherche au Grihl, est désormais disponible¹⁴. Le projet ENBaCH, qui rassemblait des groupes de recherche de huit universités européennes a été pour moi l'occasion de proposer une enquête historiographique collective sur l'histoire de la notion. Mais je dus me résoudre à prendre acte de l'indifférence à peu près générale de mes collègues européens engagés dans le projet pour cette approche historiographique, mettant évidemment en jeu la question de savoir *de quoi l'on parle*, aujourd'hui, lorsqu'on utilise le vocable de « baroque » dans les domaines les plus divers, pour désigner des objets les plus disparates, dans des durées on ne peut plus variables et sous des angles disciplinaires les plus différents. Il m'a même semblé que cette question avait quelque chose d'indélicat, voire d'obscène, car, en l'occurrence, le mot avait pour principale fonction d'envelopper toutes sortes de productions académiques, de recherche et de vulgarisation (avec une attention toute spéciale pour des produits multimédias), de façon à en rendre crédible la cohérence et l'intérêt auprès de décideurs non universitaires (la Commission Européenne, à travers l'Agence exécutive Éducation, Audiovisuel et Culture). Son principal intérêt était, en l'occurrence, une immédiate accessibilité (au moins apparente) et le fait même qu'il ne semble plus requérir de définition et d'attention spécifique ; son effet sonore et visuel étant inversement proportionnel à sa précision sémantique.

Je ne suis ainsi parvenu qu'à réaliser un modeste recueil de textes, publié en ligne en 2012, rassemblant des auteurs, tous extérieurs au projet, qui explorent quelques-unes des

¹⁴ <http://baroque.revues.org/67>

histoires disciplinaires et nationales de la catégorie depuis le XIX^e siècle¹⁵. Dans l'article que j'ai moi-même composé pour cet ensemble, je me suis employé à décrire le contexte d'apparition du syntagme « baroque occitan » (*baròc occitan*) et à analyser quelques-unes des opérations que l'application de la catégorie à la littérature d'expression occitane des XVI^e, XVII^e et même en partie XVIII^e siècles avait permises¹⁶.

Baroque occitan (Castan et Lafont)

C'est pour moi, entre autres choses, l'occasion de revenir sur l'engagement intellectuel et proprement culturel de Félix Castan en faveur de l'identification d'une saison baroque occitane découpée dans l'ensemble du baroque européen, en le confrontant au travail accompli parallèlement par Robert Lafont, l'autre grand promoteur du baroque occitan, notamment à travers l'établissement d'une anthologie qui est aujourd'hui encore une référence majeure dans les études occitanistes. Félix Castan (1920-2001) et Robert Lafont (1923-2008) furent des figures majeures et antagonistes, de véritables frères ennemis de l'occitanisme à partir de l'immédiat après guerre. Je me suis pour ma part concentré sur le triple enjeu de « l'invention » du baroque occitan (que le « baroque occitan », comme toutes les autres déclinaisons du baroque, soit inventé entre le XIX^e et le XX^e siècle n'enlevant bien